

David Foenkinos

La délicatesse



David Foenkinos

La délicatesse



David Foenkinos

La délicatesse

Gallimard

David Foenkinos est l'auteur de neuf romans dont *Le potentiel érotique de ma femme*, *Nos séparations* et *La délicatesse*. Ses romans sont traduits dans plus d'une vingtaine de pays.

Je ne saurais me réconcilier avec les choses, chaque instant dût-il s'arracher au temps pour me donner un baiser.

CIORAN

COLLECTION FOLIO

1

Nathalie était plutôt discrète (une sorte de féminité suisse). Elle avait traversé l'adolescence sans heurt, respectant les passages piétons. À vingt ans, elle envisageait l'avenir comme une promesse. Elle aimait rire, elle aimait lire. Deux occupations rarement simultanées puisqu'elle préférait les histoires tristes. L'orientation littéraire n'étant pas assez concrète à son goût, elle avait décidé de poursuivre des études d'économie. Sous ses airs de rêveuse, elle laissait peu de place à l'à-peu-près. Elle restait des heures à observer des courbes sur l'évolution du PIB en Estonie, un étrange sourire sur le visage. Au moment où la vie d'adulte s'annonçait, il lui arrivait parfois de repenser à son enfance. Des instants de bonheur ramassés en quelques épisodes, toujours les mêmes. Elle courait sur une plage, elle montait dans un avion, elle dormait dans les bras de son père. Mais elle ne ressentait aucune nostalgie, jamais. Ce qui était assez rare pour une Nathalie¹.

2

La plupart des couples adorent se raconter des histoires, penser que leur rencontre revêt un caractère exceptionnel, et ces innombrables unions qui se forment dans la banalité la plus totale sont souvent enrichies de détails offrant, tout de même, une petite extase. Finalement, on cherche l'exégèse en toute chose.

Nathalie et François se sont rencontrés dans la rue. C'est toujours délicat un homme qui aborde une femme. Elle se demande forcément : « Est-ce qu'il ne passe pas son temps à faire ça ? » Les hommes disent souvent que c'est la première fois. À les écouter, ils sont soudain frappés par une grâce inédite leur permettant de braver une timidité de toujours. Les femmes répondent, d'une

manière automatique, qu'elles n'ont pas le temps. Nathalie ne dérogea pas à cette règle. C'était idiot : elle n'avait pas grand-chose à faire, et aimait l'idée d'être ainsi accostée. Personne n'osait jamais. Elle s'était plusieurs fois posé la question : ai-je l'air trop boudeuse ou trop paresseuse ? Une de ses amies lui avait dit : personne ne t'arrête jamais, car tu as l'allure d'une femme poursuivie par le temps qui passe.

Quand un homme vient voir une inconnue, c'est pour lui dire de jolies choses. Existe-t-il, ce kamikaze masculin qui arrêterait une femme pour asséner : « Comment faites-vous pour porter ces chaussures ? Vos orteils sont comme dans un goulag. C'est une honte, vous êtes la Staline de vos pieds ! » Qui pourrait dire ça ? Certainement pas François, sagement rangé du côté des compliments. Il tenta de définir la chose la moins définissable qui soit : le trouble. Pourquoi l'avait-il arrêtée elle ? Il s'agissait surtout de sa démarche. Il avait senti quelque chose de nouveau, de presque enfantin, comme une rhapsodie des rotules. Il émanait d'elle une sorte de naturel émouvant, une grâce dans le mouvement, et il pensa : elle est exactement le genre de femme avec qui je voudrais partir en week-end à Genève. Alors, il prit son courage à deux mains — et il aurait même aimé en avoir quatre à cet instant. Surtout que pour lui, c'était vraiment la première fois. Ici et maintenant, sur ce trottoir, ils se rencontraient. Une entrée en matière absolument classique, qui détermine souvent le début des choses qui le sont moins, par la suite.

Il avait balbutié les premiers mots, et subitement tout était venu, d'une manière limpide. Ses paroles avaient été propulsées par cette énergie un peu pathétique, mais si touchante, du désespoir. C'est bien la magie de nos paradoxes : la situation était tellement inconfortable qu'il s'en sortait avec élégance. Au bout de trente secondes, il parvint même à la faire sourire. C'était une brèche dans l'anonymat. Elle accepta de prendre un café et il comprit qu'elle n'était pas du tout pressée. Il trouvait cela si étonnant de pouvoir ainsi passer un moment avec une femme qui venait à peine d'entrer dans son champ de vision. Il avait toujours aimé regarder les femmes dans la rue. Il se souvenait même avoir été une sorte d'adolescent romantique capable de suivre des jeunes filles de bonne famille jusqu'à la porte de leur appartement. Dans le métro, il

lui arrivait de changer de wagon, pour être près d'une passagère qu'il avait repérée au loin. Soumis à la dictature de la sensualité, il n'en demeurerait pas moins un homme romantique, pensant que le monde des femmes pouvait se réduire à une femme.

Il lui demanda ce qu'elle voulait boire. Son choix serait déterminant. Il pensa : si elle commande un déca, je me lève, et je m'en vais. On n'avait pas le droit de boire un déca à ce genre de rendez-vous. C'est la boisson la moins conviviale qui soit. Un thé, ce n'est guère mieux. À peine rencontrés et déjà s'installe une sorte de cocon un peu mou. On sent qu'on va passer des dimanches après-midi à regarder la télévision. Ou pire : chez les beaux-parents. Oui, le thé c'est incontestablement une ambiance de belle-famille. Alors quoi ? De l'alcool ? Non, ce n'est pas bien à cette heure-ci. On pourrait avoir peur d'une femme qui se met à boire comme ça, d'un coup. Même un verre de vin rouge ne passerait pas. François continuait d'attendre qu'elle choisisse ce qu'elle allait boire, et il poursuivait ainsi son analyse liquide de la première impression féminine. Que restait-il maintenant ? Le Coca-Cola, ou tout autre type de soda... non, pas possible, cela ne faisait pas du tout femme. Autant demander une paille aussi, tant qu'elle y était. Finalement, il se dit qu'un jus, ça serait bien. Oui un jus, c'est sympathique. C'est convivial et pas trop agressif. On sent la fille douce et équilibrée. Mais quel jus ? Mieux vaut esquisser les grands classiques : évitons la pomme ou l'orange, trop vu. Il faut être un tout petit peu original, sans être toutefois excentrique. La papaye ou la goyave, ça fait peur. Non, le mieux, c'est de choisir un entre-deux, comme l'abricot. Voilà, c'est ça. Le jus d'abricot, c'est parfait. Si elle choisit ça, je l'épouse, pensa François. À cet instant précis, Nathalie releva la tête de la carte, comme si elle revenait d'une longue réflexion. La même réflexion que venait de mener l'inconnu face à elle.

« Je vais prendre un jus...

— ...?

— Un jus d'abricot, je crois. »

Il la regarda comme si elle était une effraction de la réalité.

Si elle avait accepté d'aller s'asseoir avec cet inconnu, c'est qu'elle était tombée sous le charme. Immédiatement, elle avait aimé ce mélange de maladresse et d'évidence, une attitude perdue entre Pierre Richard et Marlon Brando. Physiquement, il avait quelque chose qu'elle appréciait chez les hommes : un léger strabisme. Très léger, et pourtant visible. Oui, c'était étonnant de retrouver ce détail chez lui. Et puis il s'appelait François. Elle avait toujours aimé ce prénom. C'était élégant et calme comme l'idée qu'elle se faisait des années 50. Il parlait maintenant, avec de plus en plus d'aisance. Il n'y avait aucun blanc entre eux, pas de gêne, pas de tension. En dix minutes, la scène initiale de l'abordage dans la rue était oubliée. Ils avaient l'impression de s'être déjà rencontrés, de se voir parce qu'ils avaient rendez-vous. C'était d'une simplicité déconcertante. D'une simplicité qui déconcertait tous les autres rendez-vous d'avant, quand il fallait parler, essayer d'être drôle, faire des efforts pour paraître quelqu'un de bien. Leur évidence devenait presque risible. Nathalie regardait ce garçon qui n'était plus un inconnu, dont les particules de l'anonymat s'effaçaient progressivement sous ses yeux. Elle essayait de se rappeler où elle allait au moment où elle l'avait rencontré. C'était flou. Elle n'était pas du genre à se promener sans but. Ne voulait-elle pas marcher dans les traces de ce roman de Cortázar qu'elle venait de lire ? La littérature était là, maintenant, entre eux. Oui c'était ça, elle avait lu *Marelle*, et avait particulièrement aimé ces scènes où les héros tentent de se croiser dans la rue, alors qu'ils arpentent *des itinéraires nés de la phrase d'un clochard*. Le soir, ils refaisaient leur parcours sur une carte, pour voir à quel moment ils auraient pu se rencontrer, à quels moments ils avaient sûrement dû se frôler. Voilà où elle allait : dans un roman.

3

Les trois livres préférés de Nathalie

Belle du seigneur, d'Albert Cohen

*

L'Amant, de Marguerite Duras

*

La Séparation, de Dan Franck

4

François travaillait dans la finance. Il suffisait de passer cinq minutes en sa compagnie pour trouver cela aussi incongru que la vocation commerciale de Nathalie. Il y a peut-être une dictature du concret qui contrarie en permanence les vocations. Cela étant dit, difficile d'imaginer ce qu'il aurait pu faire d'autre. Bien que nous l'ayons vu presque timide au moment de rencontrer Nathalie, c'était un homme plein de vitalité, débordant d'idées et d'énergie. Passionné, il aurait pu faire n'importe quel métier, même représentant en cravates. C'était un homme qu'on imaginait si bien avec une valise, serrant des mains en espérant serrer des cous. Il possédait le charme énervant de ces gens qui peuvent vous vendre n'importe quoi. Avec lui, on partirait faire du ski en été, et nager dans des lacs islandais. Il était le genre d'homme à aborder une seule fois une femme dans la rue, et tomber sur la bonne. Tout semblait lui réussir. Alors la finance, pourquoi pas. Il faisait partie de ces apprentis traders qui jouent des millions avec le souvenir récent de leurs parties de Monopoly. Mais dès qu'il quittait sa banque, il était un autre homme. Le CAC 40 restait dans sa tour. Son métier ne l'avait pas empêché de continuer à vivre ses passions. Il aimait plus que tout faire des puzzles. Cela pouvait paraître étrange, mais rien ne canalisait davantage son bouillonnement que de passer certains samedis à assembler des milliers de morceaux. Nathalie aimait observer son fiancé accroupi dans le salon. Un spectacle silencieux. Subitement, il se levait et criait : « Allez viens, on sort ! » Voilà, c'est la dernière chose qu'il faut préciser.

Il n'était pas amateur de transitions. Il aimait les ruptures, passer du silence à la fureur.

Avec François, le temps filait à une allure démentielle. On aurait pu croire qu'il avait la capacité de sauter des jours, de créer des semaines baroques sans jeudi. À peine s'étaient-ils rencontrés qu'ils fêtaient déjà leurs deux ans. Deux années sans le moindre nuage, de quoi déconcerter tous les casseurs d'assiettes. On les regardait comme on admire un champion. Ils étaient le maillot jaune de l'amour. Nathalie poursuivait brillamment ses études tout en essayant d'alléger le quotidien de François. Le fait d'avoir choisi un homme un tout petit peu plus âgé qu'elle, qui avait déjà une situation professionnelle, lui avait permis de quitter le domicile familial. Mais ne voulant pas vivre à ses crochets, elle avait décidé de travailler quelques soirs par semaine comme ouvreuse dans un théâtre. Elle était heureuse de cet emploi qui contrebalançait l'ambiance un peu austère de l'université. Une fois les spectateurs installés, elle prenait place au fond de la salle. Assise, elle regardait un spectacle qu'elle connaissait par cœur. Remuant les lèvres au même rythme que les actrices, elle saluait le public au moment des applaudissements. Avant de vendre le programme.

Connaissant parfaitement les pièces, elle s'amusait à truffer son quotidien de dialogues, à arpenter le salon en miaulant que le petit chat était mort. Ces derniers soirs, il s'agissait de *Lorenzaccio* de Musset qu'elle jouait en lançant par-ci par-là des répliques dans le désordre, dans une parfaite incohérence. « Viens par ici, le Hongrois a raison. » Ou encore : « Qui est là dans la boue ? Qui se traîne aux murailles de mon palais avec ces cris épouvantables ? » Voilà ce qu'entendait François, ce jour-là, alors qu'il tentait de se concentrer :

« Est-ce que tu peux faire un peu moins de bruit ? demanda-t-il.

— Oui d'accord.

— Je suis en train de faire un puzzle très important. »

Alors Nathalie se fit discrète, respectant l'application de son fiancé. Ce puzzle paraissait différent des autres. On n'y voyait pas de motifs, pas de châteaux, pas de personnages. Il s'agissait d'un fond blanc sur lequel se détachaient des boucles rouges. Des boucles qui se révélaient être des lettres. C'était un message sous forme de puzzle. Nathalie lâcha le livre qu'elle venait

d'ouvrir, pour observer l'avancée du puzzle. François tournait, de temps à autre, la tête vers elle. Le spectacle de la révélation progressait vers son dénouement. Il ne restait que quelques pièces, et déjà Nathalie pouvait deviner son message, un message construit avec minutie, à l'aide de centaines de pièces. Oui, elle pouvait lire maintenant ce qui était écrit : « Veux-tu devenir ma femme ? »

5

*Podium du championnat du monde de puzzle
qui se déroula à Minsk
du 27 octobre au 1^{er} novembre 2008*

1. Ulrich Voigt - Allemagne : 1464 points.
2. Mehmet Murat Sevim - Turquie : 1266 points.
3. Roger Barkan - États-Unis : 1241 points.

6

Pour ne gêner en rien cette belle mécanique, la fête fut très réussie. Une fête simple et douce, ni extravagante ni sobre. Il y avait une bouteille de champagne par invité, c'était pratique. La bonne humeur était réelle. On se doit d'être festif à un mariage. Beaucoup plus qu'à un anniversaire. Il y a une hiérarchie de l'obligation de la joie, et le mariage est au sommet de cette pyramide. Il faut sourire, il faut danser et, plus tard, il faut pousser les vieux à aller se coucher. N'oublions pas de préciser la beauté de Nathalie qui avait travaillé son apparition, dans un mouvement ascendant, préparant depuis des semaines son poids et sa mine. Préparation parfaitement maîtrisée : elle était à l'acmé de sa beauté. Il fallait figer cet instant unique, comme Armstrong avait planté le drapeau américain sur la Lune. François l'observa avec émotion, et c'est lui qui

figea dans sa mémoire, mieux que tous, ce moment. Sa femme était devant lui, et il savait que c'était cette image qui passerait devant ses yeux au moment de sa mort. Il en était ainsi du bonheur suprême. Elle se leva alors pour prendre le micro, et chanta un air des Beatles². François était fou de John Lennon. Il s'était d'ailleurs habillé en blanc pour lui rendre hommage. Ainsi, quand les mariés dansaient, la blancheur de l'un s'oubliait dans la blancheur de l'autre.

Malheureusement, il se mit à pleuvoir. Cela empêcherait les invités de respirer sous le ciel, de contempler les étoiles en location. Dans ces cas-là, les gens adorent dire des dictons ridicules, en l'occurrence : « Mariage pluvieux, mariage heureux. » Pourquoi est-on soumis en permanence à ce genre de phrases absurdes ? Bien sûr que ce n'était pas grave. Il pleuvait, et c'était juste un peu triste, voilà tout. La soirée n'avait plus la même ampleur, amputée de ses temps de respirations à l'extérieur. On étoufferait vite à observer la pluie tomber avec de plus en plus d'intensité. Certains partiraient plus tôt que prévu. D'autres continueraient de danser, de la même manière que s'il eût neigé. D'autres encore hésiteraient. Était-ce vraiment important pour les mariés ? Vient une heure dans le bonheur où l'on est seul dans la foule. Oui, ils étaient seuls dans le tourbillon des mélodies et des valse. Il faut tourner le plus longtemps possible, disait-il, tourner à ne plus savoir où aller. Elle ne pensait plus à rien. La vie était pour la première fois vécue dans sa densité unique et totalitaire : celle du présent.

François attrapa Nathalie par la taille pour l'entraîner dehors. Ils traversèrent le jardin en courant. Elle lui dit « tu es fou », mais c'était une folie qui la rendait folle de joie. Trempés, ils étaient maintenant dissimulés par des arbres. Dans la nuit, sous la pluie, ils s'allongèrent à même le sol qui devenait boueux. Le blanc de leurs vêtements n'était plus qu'un souvenir. François souleva la robe de sa femme, admettant que c'était ce qu'il voulait faire depuis le début de la soirée. Il aurait pu le faire à l'église même. Une façon immédiate de glorifier les deux « oui ». Il avait retenu son désir, jusqu'à cet instant. Nathalie fut surprise de son intensité. Elle ne réfléchissait plus depuis un moment déjà. Elle suivait son mari, tentant de respirer correctement, tentant de ne pas se laisser

emporter par un tel ravage. Son désir suivait celui de François. Elle avait tellement envie qu'il la prenne maintenant, dans leur première nuit de mari et femme. Elle attendait, elle attendait, et François brassait du vent, François était dans une énergie folle, un appétit démesuré de jouissance. Seulement, au moment de la pénétrer, il se sentit paralysé. Une angoisse qui aurait pu s'apparenter à la peur d'un bonheur trop vif, mais non, c'était autre chose, autre chose qui l'encombrait à cet instant. Et qui l'empêchait de continuer. « Que se passe-t-il ? » lui demanda t-elle. Et il répondit : « Rien... rien... c'est juste la première fois que je fais l'amour avec une femme mariée. »

7

Exemples de dictons ridicules que les gens adorent répéter

Une de perdue, dix de retrouvées.

*

Pour vivre heureux, vivons cachés.

*

Femme qui rit, à moitié dans son lit.

8

Ils étaient partis en voyage de nocces, ils avaient pris des photos, et ils étaient revenus. Il fallait maintenant entamer la partie réelle de la vie. Nathalie avait terminé ses études depuis plus de six mois. Jusqu'à présent, elle avait utilisé

l'alibi de la préparation du mariage pour ne pas chercher de travail. Organiser un mariage, c'est comme former un gouvernement après une guerre. Et que fait-on des collabos ? Tant de complexité qui justifie ce temps utilisé à ne faire que ça. Enfin, ce n'était pas tout à fait la vérité. Elle avait surtout voulu passer du temps pour elle, du temps pour lire, pour flâner, comme si elle avait su que ce temps-là, elle ne pourrait plus l'avoir par la suite. Qu'elle serait happée par la vie professionnelle, et sûrement sa vie d'épouse.

Il était temps de passer des entretiens. Après quelques essais, elle se rendit compte que ce ne serait pas si simple. La vie normale, c'était donc ça ? Elle pensait pourtant avoir décroché un diplôme reconnu, et l'expérience de quelques stages importants où elle ne s'était pas cantonnée à servir des cafés entre deux photocopies. Elle avait rendez-vous pour un emploi dans une entreprise suédoise. Elle fut surprise d'être reçue directement par le patron, et non par le directeur des ressources humaines. En matière de recrutement, il voulait tout contrôler. Ce fut sa version officielle. La vérité était bien plus pragmatique : il était passé dans le bureau du DRH, et avait vu la photo sur le CV de Nathalie. C'était une photo assez étrange : on ne pouvait pas vraiment donner d'appréciation sur son physique. Bien sûr, on se doutait qu'elle n'était pas dépourvue de beauté, mais ce n'était pas ce qui avait attiré l'œil du patron. C'était autre chose. Quelque chose qu'il n'arrivait pas vraiment à définir, et qui ressemblait davantage à une sensation : la sagesse. Oui, c'était ce qu'il avait ressenti. Il trouvait que cette femme semblait sage.

Charles Delamain n'était pas suédois. Mais il suffisait d'entrer dans son bureau pour se demander s'il n'avait pas pour ambition de le devenir, sûrement pour plaire à ses actionnaires. Sur un meuble Ikea, on pouvait voir une assiette avec quelques petits pains qui font beaucoup de miettes.

« J'ai découvert votre parcours avec grand intérêt... et... »

— Oui ?

— Vous portez une alliance. Vous êtes mariée ?

— Euh... oui. »

Il y eut un blanc. Charles avait regardé plusieurs fois le CV de cette jeune femme, et il n'avait pas vu qu'elle était mariée. Au moment où elle dit « oui », il

jeta à nouveau un coup d'œil sur le CV. Elle était effectivement mariée. C'était comme si la photo avait brouillé dans son cerveau la situation personnelle de cette femme. Après tout, était-ce vraiment important ? Il fallait continuer l'entretien pour ne pas laisser la moindre gêne se propager.

« Et vous comptez avoir des enfants ? reprit-il.

— Pas pour le moment », répondit Nathalie sans la moindre hésitation.

Cette question pouvait paraître absolument naturelle lors d'un entretien d'embauche avec une jeune femme qui vient de se marier. Mais elle sentit quelque chose de différent, sans être vraiment capable de le définir. Charles avait cessé de parler, et la dévisageait. Finalement, il se leva, et prit une biscotte.

« Vous voulez un Krisrolls ?

— Non merci.

— Vous devriez.

— C'est gentil mais je n'ai pas faim.

— Vous devriez vous habituer. On ne mange que ça ici.

— Vous voulez dire... que...?

— Oui. »

9

Nathalie avait parfois l'impression que les gens enviaient son bonheur. C'était diffus, rien de vraiment concret, juste un sentiment passager. Mais elle le ressentait. À travers des détails, des sourires à peine marqués mais qui en disaient long, des façons de la regarder. Personne ne pouvait imaginer qu'il lui arrivait d'avoir peur de ce bonheur, peur qu'il puisse contenir la menace du malheur. Il lui arrivait de se reprendre quand elle disait : « Je suis heureuse », sorte de superstition, sorte de souvenir de tous ces moments où la vie avait finalement penché du mauvais côté.

La famille et les amis présents au mariage formaient ce qu'on pouvait appeler le *premier cercle de la pression sociale*. Pression qui demandait la naissance d'un enfant. Fallait-il qu'ils s'ennuient à ce point dans leur vie pour

s'exciter sur celle des autres ? C'est toujours ainsi. On vit sous le diktat des désirs des autres. Nathalie et François ne voulaient pas devenir un feuilleton pour leur entourage. Pour l'instant, ils aimaient l'idée d'être deux, seuls au monde, dans le plus parfait cliché de l'aisance sentimentale. Ils avaient vécu depuis leur rencontre, dans un élan de liberté absolue. Adorant les voyages, profitant du moindre week-end ensoleillé, ils avaient parcouru l'Europe avec une innocence romantique. Des témoins de leur amour auraient pu les voir à Rome, à Lisbonne ou encore à Berlin. Ils avaient eu le sentiment de s'unir plus que jamais en s'éparpillant. Ces voyages traduisaient aussi chez eux un réel sens du romanesque. Ils raffolaient des soirées où ils se racontaient à nouveau leur rencontre, se remémorant les détails avec plaisir, se glorifiant de la justesse du hasard. Ils étaient, en matière de mythologie de leur amour, comme des enfants à qui l'on raconte inlassablement la même histoire.

Alors oui, ce bonheur pouvait faire peur.

Le quotidien ne les avait pas entamés. Travaillant de plus en plus tous les deux, ils faisaient en sorte de se retrouver. De déjeuner ensemble, même rapidement. De déjeuner « sur le pouce » comme disait François. Et Nathalie aimait cette expression. Elle imaginait un tableau moderne, représentant un couple en train de déjeuner sur un pouce, comme il y avait eu un déjeuner sur l'herbe. Voilà un tableau que Dalí aurait pu faire, avait-elle dit. Il y a parfois des phrases qu'on adore, qu'on trouve sublimes, alors que celui qui les a prononcées ne s'est rendu compte de rien. François aimait cette possibilité d'un tableau de Dalí, aimait que sa femme puisse inventer, et modifier même, l'histoire de la peinture. C'était une forme de naïveté poussée à l'extrême. Il souffla qu'il avait envie d'elle maintenant, envie de la prendre quelque part, n'importe où. Ce n'était pas possible, elle devait partir. Alors il attendrait jusqu'au soir et se jetterait sur elle avec le désir accumulé des heures passées dans la frustration. Leur vie sexuelle, avec le temps, ne semblait pas s'affadir. Quelque chose de rare : il y avait encore dans chaque jour entre eux des traces de leur premier jour.

Ils tentaient aussi de garder une vie sociale, de continuer à voir des amis, à aller au théâtre, à faire des visites surprises à leurs grands-parents. Ils tentaient de ne pas se laisser enfermer. De déjouer le piège de la lassitude. Les années passèrent ainsi, et tout paraissait si simple. Alors que les autres faisaient des efforts. Nathalie ne comprenait pas cette expression : « Un couple, ça se travaille. » Les choses étaient simples ou elles ne l'étaient pas, selon elle. C'est bien facile de penser cela quand tout est rond, quand il n'y a jamais de vagues. Enfin si, quelquefois. Mais c'était à se demander s'ils ne se disputaient pas simplement pour le plaisir de la réconciliation. Alors quoi ? Cela devenait presque inquiétant tant de réussite. Le temps passait sur cette facilité, sur cette rare habileté des vivants.

10

*Prochaines destinations envisagées
par Nathalie et François*

Barcelone

*

Miami

*

La Baule

11

Il suffit de respirer pour que le temps passe. Cela faisait déjà cinq ans que Nathalie travaillait dans son entreprise suédoise. Cinq ans d'actions en tous

genres, d'allers-retours dans les couloirs et l'ascenseur. Pas loin de l'équivalent d'un Paris-Moscou. Cinq ans et mille deux cents douze cafés bus à la machine. Dont trois cent vingt-quatre pendant les quatre cent vingt rendez-vous organisés avec des clients. Charles était très heureux de la compter parmi ses proches collaborateurs. Il n'était pas rare qu'il l'appelle dans son bureau juste pour la féliciter. Certes, il agissait ainsi, de préférence le soir. Quand tout le monde était parti. Mais ce n'était pas grossier. Il éprouvait beaucoup de tendresse pour elle, et appréciait ces moments où ils se retrouvaient seuls. Bien sûr, il tentait de créer un terrain propice à l'ambiguïté. Nulle autre femme n'aurait été dupe d'un tel manège, mais Nathalie vivait dans l'étrange vapeur de la monogamie. De l'amour, pardon. De cet amour qui anéantit tous les autres hommes, mais également toute vision objective des tentatives de séduction. Charles s'en amusait, et pensait à ce François comme à un mythe. Peut-être aussi cette façon qu'elle avait de ne jamais être dans la séduction lui apparaissait comme une sorte de défi. Il arriverait forcément à créer un jour ou l'autre un terrain trouble entre eux, fût-il minime. Parfois, il changeait radicalement d'attitude, et regrettait de l'avoir embauchée. La contemplation quotidienne de cette féminité inaccessible l'épuisait.